



ODILE
MASQUELIER

La Bonne Maison

CHRONIQUES D'UN JARDIN
DE ROSES ANCIENNES

ARTHAUD POCHE

La Bonne Maison

Odile Masquelier

La Bonne Maison

Chroniques d'un jardin
de roses anciennes

ARTHAUD POCHE

© Flammarion, 2001 pour l'édition illustrée
© Flammarion, Paris, 2020 pour la présente édition
87, quai Panhard-et-Levassor
75647 Paris Cedex 13
Tous droits réservés
ISBN : 978-2-0814-8932-5

*À Cécile et Jacques André,
mes parents*

« Il me vient tout à coup cette idée qu'il n'y a peut-être au monde qu'un jardin dont chacun possède un éclat, vaste ou de la taille d'un rebord de lucarne, rigoureux ou fou, princier, monastique, ou pour les malchanceux seulement désiré [...] lorsque je descends dans le mien, il me semble oui, entrer au paradis. Le sujet est inépuisable, à tel point que si j'en étais chassé un jour, je ne cesserais plus d'en parler. »

Daniel Boulanger

« A garden is a personal thing, a part of its creator. Like any true work of art it is his own expression of the meaning of existence, but unlike the plastic arts it is ephemeral : with him it will die. »

Sir Peter Smithers

AVANT-PROPOS

Près de vingt ans se sont écoulés depuis la parution de *La Bonne Maison, un jardin de roses anciennes*.

Les voyages, les visites de jardins botaniques, de jardins privés, en Italie, en Angleterre, au Japon, au Canada, en Australie, en Nouvelle-Zélande, en Argentine, m'ont appris beaucoup. Les rencontres surtout, rencontres avec des jardiniers passionnés, souvent des amateurs, bien décidés à évoluer et à s'adapter à leur environnement, à un changement de vie, ou à une catastrophe ! De grandes amitiés se sont nouées.

Rencontres également avec des journalistes, des pépiniéristes à l'affût d'échanges et d'expériences vécues. Au jardin, des vivaces se sont naturalisées grâce au compost maison.

Enfin les cadeaux d'amis botanistes-chasseurs de plantes, sous forme de boutures ou de graines, ont rempli les espaces et comblé les vides laissés par les végétaux disparus.

Disparition quelquefois difficile à accepter, même si je me répète souvent cette phrase de Didier Wirth : « ... le jardinier est un acteur vivant qui conduit un ensemble vivant, tous deux sont destinés à disparaître. »

J'ai en ce moment la joie de voir le jardin (sans traitement phytosanitaire ni désherbants chimiques depuis vingt ans) métamorphosé en Éden pour les mésanges, les lombrics, les hérissons, les tritons, et surtout les abeilles.

Février 2019

LE JARDIN RETROUVÉ

Jardin de ma petite enfance durant la Seconde Guerre mondiale, le jardin de Fontanières est longtemps resté pour moi un jardin d'odeurs et de parfums mêlés. Encore maintenant, lorsque je ferme les yeux, les odeurs dominent les images. Odeur des énormes abricots rouge brique qui venaient d'éclater au sol, odeur chaude des tomates au potager, odeur des santolines que l'on écrasait entre nos doigts, odeurs dominées par celle entêtante des buddleias. Nous l'appelions le « jardin de Lyon », mon petit frère et moi, par opposition au jardin alsacien où les aînés avaient joué, dont on nous parlait souvent et où nous devions retourner après la guerre, en mai 1945.

Ce jardin qui me paraissait alors immense et dont nous, les petits, ne sortions presque jamais est entièrement clos de murs. Il dégringole la colline, domine la Saône et Lyon. Nous n'en sortions jamais, tout simplement parce qu'il n'y avait aucune raison pour cela. La messe dominicale et les horribles séances de vaccination chez le docteur étaient nos seules occasions d'emprunter le chemin de Fontanières. Sans essence, la voiture restait sur cale au garage, il n'y

avait donc pas de promenade. Après une expérience désastreuse dans une école proche où l'on me força à écrire de la main droite en me donnant des coups de règle sur les doigts, alors que je suis gauchère, maman décida de m'enseigner elle-même à écrire, lire et compter. Je trouvais cela tout naturel. Les aînés me faisaient réciter des poésies et m'apprenaient des comptines, peut-être m'enviaient-ils en secret, eux qui devaient aller en classe.

Souvenirs d'enfance

Je trottinai partout derrière maman, la suivant au jardin, où je promenais en guise de poupée un gros caillou enroulé dans un chiffon, installé dans mon petit seau. Je n'ai aucun souvenir de peur, ni de restriction alimentaire, et pourtant c'était la guerre. Trop petite pour réaliser ce qu'était réellement un bombardement, je savais seulement que l'alarme déclenchée par la sirène était le signe d'un départ précipité de la maison pour la cave d'une gentille dame, notre voisine de droite. La maison aux murs de pisé, comme on les construisait vers 1860 sur cette colline argilo-calcaire, n'avait pas de cave, mais seulement un vide sanitaire.

À certaines époques, nous préparions tous les soirs de gros sacs avec des provisions et des couvertures. Très vite, lorsque se déclenchait la sirène, nous étions prêts. Des trois aînés, chacun avait son petit baluchon à porter, papa portait mon petit frère, maman la petite sœur née en mai 1944. Je devais

porter ma précieuse pierre dans son petit seau. L'alerte terminée, nous retournions nous coucher, mais nous avons quelquefois passé la nuit dans la cave de Mme de R. J'avais l'impression d'un jeu avec les grandes personnes. Je me souviens d'avoir ajouté tout bas, à plusieurs reprises, à la fin de la prière du soir dite en commun dans la chambre d'enfants : « Petit Jésus, faites qu'il y ait une alerte cette nuit. »

Premières découvertes au jardin

À cette période, nécessité faisant loi, le jardin de Fontanières était avant tout un grand verger et un potager. Les pêches me fascinaient, elles étaient fragiles, souvent pas assez mûres, quelquefois trop. Il ne fallait pas les toucher. Cueillies avec précaution, elles attendaient sagement sur de grands plateaux, à la salle à manger. Un jour, je décidai, pour faire bonne mesure, de les goûter toutes, et plantai sans sourciller mes incisives dans chaque fruit.

Mais la grande affaire, c'était les abricots. Il fallait les ramasser, les trier, les faire sécher. Un grand séchoir électrique trônait dans l'office à côté de la cuisine. Les abricots, partagés en deux, y étaient soigneusement alignés sur le dos. L'opération se passait la nuit. Quelquefois, ils séchaient trop et pire, brûlaient dans le séchoir. Les poires m'ont laissé d'autres souvenirs... une en particulier, que je devais tenir dans la main pendant que l'on faisait mon portrait. Le peintre, probablement réfugié comme nous,

n'avait aucune psychologie enfantine. À quatre ans et demi, les longues séances de pose étaient éprouvantes, il ne fallait pas bouger. Maman épuisait son répertoire de contes et légendes. Impassible, l'artiste prenait son temps. À la fin de chaque histoire, je demandais si maintenant je pouvais manger la poire, la réponse était non. Ce tableau, assez grand, est aujourd'hui dans la chambre de mes petites-filles, à l'endroit même où il a été peint. Lorsque, sans y penser, je rentre dans cette pièce et rencontre la petite fille à la poire, elle me fait sourire.

Une autre odeur m'enivrait, celle, âcre, des buis réchauffés par le soleil au printemps, odeur des grands buis que l'on coupait pour la messe des Rameaux, odeur des petits buis qui bordaient les carrés du potager et les rosiers que soignait maman.

Un jardin de subsistance

Le jardin était donc un verger, mais aussi un potager. Un carré de pommes de terre nous concernait plus spécialement mon petit frère et moi. Notre tâche consistait à débarrasser les plants de leurs doryphores, doryphores adultes à la carapace jaune rayée de noir, et leurs larves roses à tête brune. Notre collecte s'entassait dans une boîte en fer munie d'un couvercle. La boîte pleine, une pièce à trou nous récompensait.

Au début, un jardinier, Henri, était chargé de cette besogne. Il s'avéra, au bout de quelques semaines, qu'Henri ne détruisait pas les doryphores mais les

jetait tout simplement dans le jardin voisin par-dessus le mur. Il adhérait à une secte qui refusait d'éliminer un être vivant, fut-ce un doryphore. Henri avait suivi mes parents et quitté l'Alsace, il logeait dans une petite maison, s'occupait du potager avec maman et soignait les lapins. Mes sœurs et frère aînés, les grands, se faufilaient chez lui pour manger de l'ail. L'ail était interdit à la maison ; maman qui avait l'odorat très fin en détestait l'odeur, surtout cru. Le fruit totalement défendu est encore plus tentant ; il était hélas difficile de rentrer à la maison, inaperçu, le forfait accompli.

Le potager, c'était aussi le royaume des tomates, aux piquets bien alignés, bien exposées à côté de la serre. J'aimais l'odeur âcre et épicée des feuilles que l'on soulevait avec anxiété pour guetter la première tomate mûre.

Notre voisine de gauche, Mme B. en plantait, elle aussi, mais les siennes mûrissaient toujours avant les nôtres. Nous, les enfants, trouvions cela très injuste, attribuant cette réussite à la chance. Mme B. devait tout simplement les planter plus tôt et mieux s'en occuper. Nous aurions tant voulu que ce soit le contraire et que maman puisse annoncer fièrement en exhibant une salade : « Ce sont nos tomates. » Ma sœur aînée, très inventive, décida un jour de passer à l'action. Complice d'un jour, je fus chargée d'aller cueillir les tomates chez Mme B. en escaladant le mur. Elle m'aiderait à passer, j'étais petite, on ne me verrait pas. Revenue le cœur battant, j'étais inquiète d'avoir lésé Mme B. et suggérai de remettre au pied de chaque piquet une tomate verte, en provenance,

celle-ci, de notre potager. Ce qui fut fait sur-le-champ.

Dans un coin du potager, quelques pieds de tabac s'alignaient pour faire plaisir à un vieil oncle fumeur. À l'automne, les feuilles séchaient à la serre et sentaient bon. Énormes, elles se superposaient sur de gros clous. D'abord duveteuses, d'un vert tendre, elles atteignaient facilement quarante à cinquante centimètres de long. Nous avions les doigts tout poisseux, mais étions ravis de notre empilage. Au fur et à mesure du séchage, l'odeur s'amplifiait, les feuilles, elles, brunissaient, se recroquevillaient, faute d'humidificateur et de séchoir approprié. Je ne sais pas si le résultat était satisfaisant, si ce tabac haché menu par la suite, et soigneusement conservé pour être roulé, était agréable à fumer, mais cela nous donnait de l'importance et faisait le bonheur de maman et surtout d'oncle André.

J'avais six ans et demi lorsque je quittai le jardin de Fontanières.

Vingt et un ans plus tard, par le plus grand des hasards, j'ai retrouvé ce jardin. Mariée avec deux jeunes enfants, la troisième devait naître l'année suivante, je n'avais aucune idée précise de ce qu'impliquait l'entretien d'un jardin, ni de ce que je pourrais y faire pousser. Durant les quatre années précédentes, nous avions habité un appartement près du parc de la Tête d'or, à Lyon. Tous les après-midi, par tous les temps, j'emmenais les enfants se promener, je questionnais souvent les jardiniers, et en profitais pour noter, au jour le jour, les noms des roses, vivaces, annuelles, bulbes et arbustes dont les floraisons se succédaient.

Le petit bois de bouleaux qui se tapissait de narcisses au printemps, la roseraie où les vivaces avaient la part belle, me fascinaient. C'est là que j'ai vu des sauges pour la première fois. Malheureusement, le jardin botanique était fermé l'après-midi et, de toute façon, les enfants n'y étaient pas les bienvenus, et encore moins les chiens. À mon arrivée dans ce jardin, mes idées étaient très rudimentaires, primaires même, surtout en ce qui concerne les couleurs. Ne voyant que des jardins citadins, je pensais que les annuelles étaient le seul moyen d'avoir des fleurs à profusion tout l'été. La seule chose dont nous étions persuadés, mon mari et moi, et que nous avions décidée ensemble, c'est que nous aurions un beau jardin, et dans la mesure du possible un très beau jardin.

Le locataire qui avait occupé la maison durant ces vingt années, sachant qu'il allait partir, avait, six mois avant notre arrivée, donné congé à son jardinier. Ces quelques mois d'abandon devaient suffire à donner au pauvre jardin une allure de savane. À la mi-juillet, lorsque nous avons emménagé, les allées étaient mangées d'herbe, les pelouses-prairies avaient un mètre de haut, quelques hortensias pleuraient de soif, une quarantaine de polyanthas faisaient peine à voir. Mais les abricots étaient mûrs et ils sentaient bon !

Le début des transformations au jardin

Les structures du jardin étaient les mêmes, les grands murs étaient là, protecteurs. Le *Sophora* était

devenu énorme, ses branches que nous appelions autrefois, mon petit frère et moi, le nid de serpents, étaient encore plus impressionnantes. À ses pieds, la pivoine arborescente, que je crois avoir identifiée comme étant ‘Duchesse de Morny’ s’étalait, majestueuse. Seul le bassin, que j’avais d’ailleurs oublié, avait disparu. Nous allions le retrouver en bêchant, il avait été comblé. Mais il n’y avait plus de santolines, plus de buddléias...

Avant d’emménager, des travaux furent nécessaires. La façade sud percée de trois portes-fenêtres, la lumière inonda le rez-de-chaussée. Les portes-fenêtres s’ouvraient sur une terrasse, soutenue par un mur de pierres sèches, notre premier petit mur ; douze autres devaient suivre. Hélas, près, beaucoup trop près de la maison, trois catalpas et un marronnier bloquaient le soleil. Nous ne devons conserver qu’un catalpa, il serait notre parasol sur la future terrasse.

En contrebas, un verger récent d’une vingtaine d’arbres étouffait le cèdre de l’Atlas (*Cedrus atlantica glauca*), et le saule pleureur à ses côtés. De plus, une allée de seize érables sycomores coupait la partie haute du jardin en deux et accentuait cet effet brouillon. Il était impératif de supprimer des arbres. Dans le mois qui suivit notre déménagement, mes parents vinrent passer un week-end. Maman me démontra, à l’aide de son bras tendu et d’un crayon, qu’il fallait encore éliminer quelques arbres pour dégager des perspectives. Encore couper des arbres ? Et pourtant, elle avait raison.

Vers la mi-août, un orage très violent, suivi de pluies diluviennes, nous stupéfia. Du haut de la

colline, des torrents boueux dévalèrent et, s'engouffrant sous le portail, creusèrent la cour gravillonnée, ravinèrent les chemins. Descendue dans la cour pour voir ce qui se passait, j'eus très vite de l'eau dans mes bottes, et restai sans voix devant le désastre. La couche superficielle de terre arable emportée s'amassait en contrebas du jardin, triste amas de boue, de plantes brisées et de cailloux. Mes petites annuelles, mes lavandes, mes santolines, tout était réduit à néant. Il était urgent de réagir, de repenser le plan du jardin, de prévoir des pelouses qui draineraient l'eau et lui permettraient de s'écouler, de créer des niveaux...

LA COUR D'ENTRÉE

En entrant dans la cour, à main gauche, le mur de la maison du gardien, que l'on aperçoit du chemin, était entièrement recouvert par 'Albertine'. Sur plus de vingt-cinq mètres carrés, 'Albertine' étendait un voile rose saumoné et parfumait l'air d'une délicieuse odeur fruitée. Ses boutons vermillon s'ouvraient sur une fleur bien double, rose cuivré, grande pour un hybride de *R. wichurana*. Selon les années et la chaleur, elle restait en fleur de trois semaines à un mois. Son feuillage luisant persistait jusqu'à Noël. Aujourd'hui disparue, elle est remplacée par 'Mrs Honey Dyson'. À ses côtés, *R. brunonii* 'La Mortola' (nom du jardin à la frontière italienne où est né ce rosier) fait ressortir ses corolles d'un blanc pur sur un feuillage vert tilleul, qui imite à s'y méprendre les feuilles de pêcher.

'La Mortola' a un parfum puissant. Chaque année, nous le guettons avec impatience ; ce parfum musqué à la fois doux et épicé annonce aux passants qu'il est temps de visiter le jardin. Les deux rosiers se complètent à merveille. En 1985, 'La Mortola' a souffert des grands écarts de température de février ;

inquiète, j'ai coupé les branches mortes au ras de la souche, et l'ai vu, l'été suivant, repartir plus vigoureux que jamais.

Abandonnant 'Mrs Honey Dyson' et 'La Mortola', le visiteur admire 'Thalia', ou 'White Rambler', palissé librement sur sa barrière, et domine la ville de Lyon du regard (par beau temps, la vue porte jusqu'aux Alpes et au Mont-Blanc).

'Thalia' est l'une des trois Grâces ; déesse gréco-romaine, elle incarne la beauté. Avec ses deux sœurs, 'Euphrosyne' et 'Aglaiä', nous la devons à l'obtenteur Schmitt. 'Thalia' s'épanouit très tard en saison ; c'est en fait, à La Bonne Maison, le dernier sarmenteux à fleurir, mais peut-être est-ce dû à sa situation légèrement ombragée. Hybride de *R. multiflora*, d'un blanc pur qu'illuminent encore ses étamines dorées, 'Thalia' est exposé nord-est et chevauche une barrière. Ce rosier est côtoyé, à droite, par un cèdre bleu ; sur sa gauche, les marronniers de la cour d'entrée, soigneusement surveillés, essaient de ne pas lui faire trop d'ombre. Ce qui surprend ensuite, c'est le parfum de 'Thalia', parfum de *R. multiflora*, doux, sucré, avec une petite pointe âcre, assez puissant pour accueillir le promeneur et le suivre. 'Thalia' est arrivé par erreur dans l'unique commande passée aux Établissements Pajotin & Chedane, en 1975, juste avant la fermeture de la vénérable maison angevine, une des plus anciennes pépinières de roses en France. J'ai toujours été ravie de cette erreur et, après avoir identifié le rosier, je pense maintenant que l'on pourrait difficilement en trouver de meilleur pour éclairer cet endroit un peu ombragé.

Noureev

RUDOLF NOUREEV

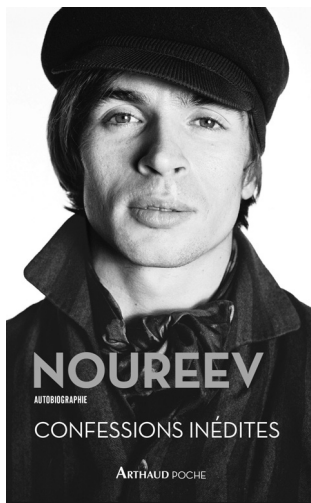
« Dans la vie, il faut parfois savoir prendre une décision en un éclair, sans avoir eu le temps d'y penser, sans avoir eu le temps de peser le pour et le contre. J'ai souvent connu cela en dansant, lorsque sur scène quelque chose se passe mal. C'est aussi ce qui m'est arrivé par un chaud matin de juin 1961. »

Rudolf Noureev, le plus célèbre danseur de tous les temps, se livre entièrement dans ce témoignage inédit en France. Ce texte paraît en 1962, date à laquelle le fougueux danseur devient une star internationale.

Étoile du ballet soviétique du Kirov, il choisit le 16 juin 1961, lors de sa première tournée en France, de passer à l'Ouest avec fracas, en faussant compagnie aux gardes du KGB à l'aéroport du Bourget. Star du jour au lendemain pour cet acte considéré à tort comme politique, Noureev, génie de la danse, allait conquérir les plus grandes scènes et révolutionner l'art du ballet.

Dans ce texte, Noureev n'a pas seulement de flamboyants débuts à raconter, mais un destin à faire découvrir. Le destin d'un petit garçon soviétique né dans une grande pauvreté, et en passe de devenir une superstar occidentale façonnée par la toute-puissance médiatique des années 1960 et le contexte oppressant de la guerre froide.

Toute la personnalité de Noureev y figure déjà, dans cette enfance nomade, dans ce caractère entier et volontaire, source de mélancolie mais atout essentiel pour oser transgresser l'autorité familiale, politique et artistique de son temps.



ISBN : 978-2-0814-4616-8 - Prix : 6,90 euros - 192 pages

« Les rosiers grimpants ou sarmenteux, plantés au début sans plan établi, suivant mes trouvailles plutôt rares et laborieuses, devaient se fondre dans des camaïeux de couleur : crème, rose frais, jaune tendre, rose abricoté, avec un ou deux prune au milieu pour réveiller le tout. À plusieurs reprises, des erreurs d'étiquette ou un port trop raide m'obligèrent à en déménager. Ainsi 'Alister Stella Gray' s'avéra au bout de deux ans n'être qu'un imposteur d'un jaune criard ; pire, il ne sentait rien. À l'automne suivant l'inconnu disparaissait. »

Les roses anciennes portent des noms de rêve : Aglaïa, Impératrice Joséphine ou Bouquet d'Or. Elles ont la légèreté de la mousseline comme Félicité Perpétue, offrent un parfum de myrrhe comme Belle Isis... Beaucoup ont une histoire.

Découvrez une sélection des sept cents variétés cultivées dans le jardin de La Bonne Maison, en suivant les pas d'Odile Masquelier : grande spécialiste des roses, elle nous entraîne à la découverte du paradis raffiné et inventif qu'elle leur a consacré, dressant plusieurs pergolas de roses aux couleurs tendres, mêlant les rosiers aux vivaces, faisant ployer de vieux fruitiers sous de gigantesques rosiers lianes...

Odile Masquelier est propriétaire et créatrice du jardin de La Bonne Maison auquel elle travaille depuis cinquante ans. Passionnée de roses anciennes, elle a acquis à leur sujet une somme de connaissances botaniques et historiques qui lui valent une renommée internationale.